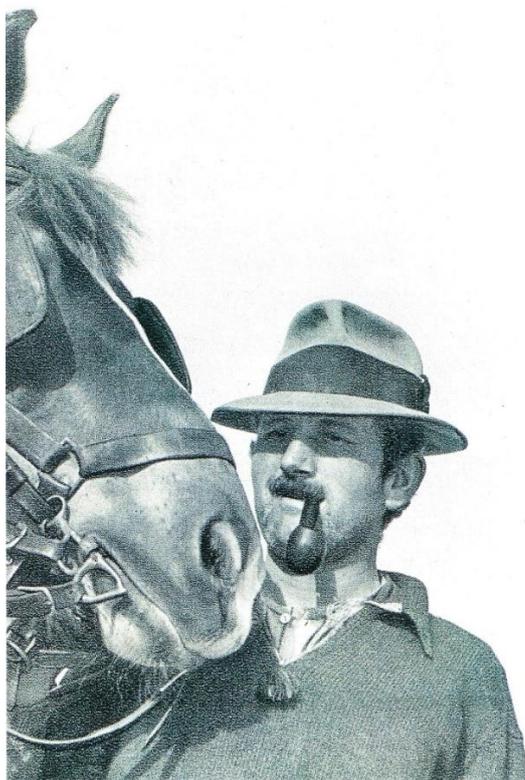


Une aventure au pays du fromage

Notre grand'oncle Emile Rochat dit Milet, frère de notre grand-père Jules, aimait à raconter des histoires du « bon vieux temps » ! . Il était ce lien entre les anciennes et héroïques époques et notre présent où tout a disparu de cet autrefois, hormis les souvenirs que gardent encore quelques vieux de son genre à la mémoire fidèle.

Cet oncle parla notamment à plusieurs reprises de ce personnage véritablement mythique de la famille du Haut-des-Prés¹, Moïse Rochat², son arrière-grand-père. Celui-ci, selon ses dires, était fabricant et commerçant de gruyère. En morte saison il construisait des chars. Et le moment voulu, il allait livrer ses fromages jusqu'à Lyon où il vendait le tout, chars, bœufs et fromages, pour revenir ensuite le produit de sa vente, en pièces d'or, soigneusement placé dans une ceinture creuse qu'il se passait autour de la taille. Le voyage durait de nombreux jours. Les malandrins couraient encore les chemins. Toutefois on ne l'entendit jamais raconter qu'il eut affaire à eux.



Milet (1902-1980), grand amateur de chars, de chevaux et de taureaux. Tout ce qui est puissant !

¹ Elle devait se scinder en deux, une partie restant à Haut-des-Prés, l'autre achetant à la fin du XIXe siècle l'Epine-Dessus de vent.

² Moïse Rochat, né le 12 décembre 1783, décédé le 20 septembre 1877.

Anne Bécholey, lointaine descendante de ce Moïse Rochat, avait eu connaissance de ce même fait et l'avait relaté il y a trente-cinq ans dans le journal « Croire ».

La ceinture de Moïse Rochat du Haut-des-Prés – par Anne Bécholey, fille de Ruth Gubéran, petite-fille de Henri Rochat-Golay du Chalet Suisse -

Parce que j'ai la chance de vivre à la campagne, je suis éblouie par les villes. J'aime toutes les villes et Lyon me plaît, c'est une ville à la fois austère et gaie, spirituelle et gourmande. Qui n'a pas mangé, tard le soir, au coude à coude, dans un « bouchon » lyonnais ignore un des charmes de l'existence.

L'autre jour, à la Vallée de Joux, nous parlions, avec un cousin de là-haut, de nos ancêtres. La Vallée était un monde clos, les recherches généalogiques sont aisées. Penchés sur des photos et d'anciens documents, nous nous passionnions en découvrant des parentés, des ressemblances, des secrets de famille ; que c'est fascinant de remonter le temps, de connaître tous ces êtres dont nous sommes issus !

Voici Louise-Françoise de l'Epine, morte de chagrin, car elle aimait l'instituteur de l'Abbaye qui n'avait pas de bien et qu'elle ne put épouser. Elle le regardait entonner les psaumes lors du sermon du dimanche, puis jolie et blonde, restait sur le seuil du temple des Charbonnières jusqu'à ce que le régent aie disparu derrière les Epinettes. Elle dut épouser un paysan aisé pour agrandir le domaine et ne s'en consola jamais.

Et cet oncle Eugène qui partit les mains vides à Paris, y fit fortune et envoyait à chaque Nouvel-An une malle d'osier remplie de lingerie, de parfums, de bijoux et de chapeaux que ma grand-maman et ses six sœurs déballaient avec des cris de joie. J'ai encore une ravissante paire de boucles d'oreilles en corail qui viennent de cette fameuse malle.



1900. Panorama de l'extrémité nord-est de la Vallée. A gauche Haut-des-Prés, dont la partie de droite vient d'être reconstruite. A droite la Cornaz de bise. Un peu de lointain le cimetière des Charbonnières qui vient d'être inauguré.

Enfin, l'aïeul, Moïse Rochat du Haut-des-Prés, né en 1784, époux d'Angélique, elle aussi Rochat qui comme tant de femmes de la famille était une « couche-tard » et retournait ses tommes à deux heures du matin !

Ce Moïse, grand propriétaire terrien, fabriquait de fameux gruyères ; deux fois l'an il attelait son char avec une paire de bœufs, y mettait ses fromages et partait à Lyon ! Il vendait ses gruyères comme des petits pains, il vendait le char et les bœufs, et revenait à pied de Lyon à la Vallée ayant autour des reins une ceinture en daim fauve qui existe toujours, coupée en forme et à l'intérieur de laquelle il glissait ses louis d'or.

Toi, mon ancêtre, je te sens si proche malgré les générations, je t'entends avec ton accent chantant de la Vallée marchander tes fromages au meilleur prix (et bien malin qui roulerait un Combi) ; je te vois arpenter les quais de la Saône et du Rhône et tu t'attables avec moi dans un « bouchon » d'une rue marchande. Tu lèves à ma santé un verre de « communard » (beaujolais avec du cassis), je regarde tes yeux malicieux et je suis heureuse d'être de ta race, de ta lignée, car tu étais, paraît-il, d'une taille haute « de cinq pieds, huit pouces et gros à proportion » !

Nous nous retrouverons, je le sais, sur d'autres rives³... »



Détail de la boucle de la ceinture.

Si cette ceinture existe encore, et semblerait accréditer le récit de Milet, il nous est souvent apparu que celui-ci avait pu nous offrir par les récits de ces voyages à Lyon une sorte de légende qu'il avait autrefois pu saisir au vol.

³ Journal « Croire », juillet-août 1989, no 88, rubrique : « L'eau à la bouche ».

Ce même Milet parlait aussi d'un fameux livre de comptes ayant appartenu à Louis et Moïse Rochat, père et fils, ce document inouï ayant pu permettre de vérifier la légende. Il avait dû longtemps sommeiller à l'Epine-Dessus, dans quelque cagibi, la maison en foisonnait, ou sur une vieille poutre, l'ouvrage recouvert de poussière et rongé sur les bords par cent générations de souris errant dans la vaste demeure. Hélas, celle-ci disparut dans les flammes en juin 2000, et si ce fameux volume exista, il brûla en cette triste occasion.

Une ceinture, pas de livre, le témoignage d'un ancien, c'est peu. Or la découverte d'un nouveau document donne une preuve irréfutable de ce que Milet n'avait pas menti. Il s'agit d'une annonce parue dans le Journal Suisse du vendredi 30 octobre 1812 à Lausanne, chez J. Fr. Soutter, Edit. et rédacteur. La voici :

— Les citoyens Louis Rochat et fils, des Charbonnières, Vallée du Lac-de-Joux, avisent MM. les négocians qu'ils font partir tous les mois six voitures pour Lyon, et qu'ils se chargent des diverses marchandises ou commissions pour Lyon et la route, et en retour pour toute la Suisse; ils rendent les marchandises bien conditionnées, vu que leurs chars sont baches et qu'ils ne déchargent qu'à leur destination. Cela offre un grand avantage aux négocians, qui n'ont point de commissionnaires à payer, et l'emballage mieux soigné. Leur dépôt est chez Mr. Denervaud, Cour-des-Carmes, à Lyon, et chez les frères Rochat, négocians à Lausanne.



Un char tel qu'avait pu construire et utiliser Moïse lors de ses périples. Chevaux ou bœufs pour la traction, on ne sait trop.

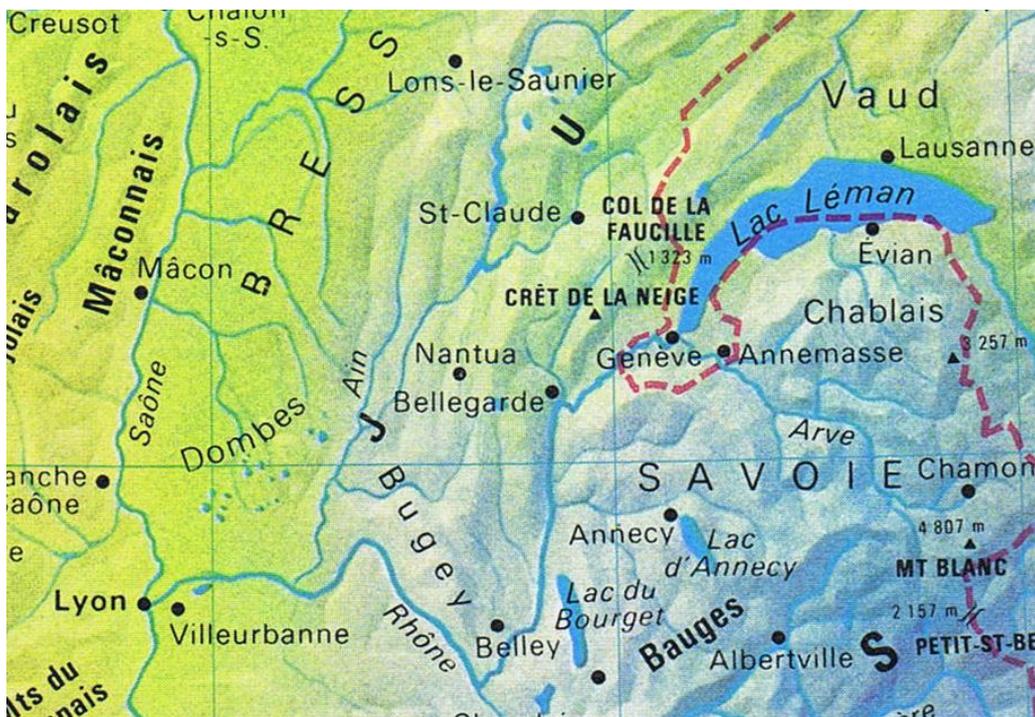
Il convient d'analyser cette annonce. Ce n'est donc pas avec un seul char que Moïse, fils de Louis partait pour Lyon, mais avec six. Et bien que l'on ne détermine pas ici ce que sont les marchandises, il est évident que les fromages de la famille, fabriqués sur un alpage situé à deux km au-dessus du Haut-des-Près, en font partie, comme aussi peut-être ceux de quelques autres fabricants de la région.

Il est aussi évident que notre grand patron, se devait d'avoir avec lui des charretiers aptes à l'aider dans cette formidable entreprise de transport.

On parle des frères Rochat négociants à Lausanne. Ceux-ci ne sont autres que les frères de Moïse qui tiennent boutique en notre capitale. Ils travaillent volontiers avec leur famille restée à Haut-des-Près, ainsi qu'avec un autre marchand demeurant au village, David-Louis Rochat, de la maison Pitôme. Voiture et contre-voiture, tout cela anime la route des Charbonnières à Lausanne, en toutes époques de l'année et par tous les temps.

On ignorera toujours quels seront les commerçants qui s'adresseront à Moïse Rochat pour transporter leurs marchandises à Lyon ou ailleurs en cours de route, ni où ils habitent. Comme demeurera à jamais inconnu le véritable lieu de départ de cette cohorte de 6 chars. Etait-ce aux Charbonnières, plutôt à Lausanne après qu'on ait pu compléter les chars en certaines localités ?

La route du Pays de Vaud à Lyon est longue. Il suffit de regarder une carte de cette vaste région franco-suisse pour s'en rendre compte et imaginer les difficultés de ces charrois, alors qu'il faut trouver à la fin de chaque journée auberge et écurie pour passer la nuit.



Atlas Mondial, Reager's Digest, 1983, p. 14.

Le parcours, si l'on part des Charbonnières et que l'on passe par Lausanne représente 250 km à vol d'oiseau, donc plus de 300 km sur le terrain. Estimant un déplacement du convoi à 3 km à l'heure, et 10 heures par jour, grand maximum, il faudrait donc 10 jours pour joindre la grande cité rhodanienne depuis notre région, à peine moins pour le retour.

L'entreprise Louis Rochat & fils, selon l'annonce, se serait donc élevée au niveau des Grandvaliers, rouliers fort connus dans ce même type de transport et en cette même époque de l'autre côté de la frontière. Mais à notre avis, cette annonce, au vu de l'organisation formidable qu'aurait nécessité un tel voiturage, procède plus d'une tentative de la part de la famille Rochat du Haut-des-Prés d'organiser des transports en grand, que d'une réalité de longue durée. Ce qui n'enlève rien au fait qu'il y eut réellement des déplacements de cet ordre à Lyon, avec toutes les aventures que l'on peut rencontrer en route et que naturellement l'on pourrait plus tard conter à la famille réunie en mauvaise saison sous la vaste cheminée du Haut-des-Prés.

On était aussi, en ce qui concerne l'immensité de ces déplacements avec chars et chevaux, au terme d'une époque. En ce sens que dans moins d'un demi-siècle, le chemin de fer prendrait la relève pour réduire les rouliers au chômage, diminuer de manière drastique les chevaux de traits réservés à cet usage et condamner à disparaître la plupart de ces chars de roulage.

L'un dans l'autre, il s'agit-là de grandes aventures et d'un vaste champ d'activité que l'on n'imagine plus.



Lyon au début du XIXe siècle. La rue des Carmes existe encore, mais ne reflète plus guère ce qu'elle avait pu être au début du XIXe siècle, parcourue par cet ancêtre fameux, Moïse Rochat.

NB : par une annonce dans le même Journal Suisse, du vendredi 6 mars 1812, Mr. Effinguer de Kiesen, dans le canton de Berne, offrait à vendre sa montagne de la Muratte, du port de 40 vaches au moins. L'affaire pouvait être traitée par le greffier Bonnard au Lieu ou par les hoirs de J.F. Barbey à Lausanne. La montagne fut rachetée par les mêmes Louis, Moïse Rochat et consorts le 25 janvier 1813. Chose curieuse, la montagne était à vendre par voie de presse alors que les Rochat du Haut-des-Prés la louaient depuis de nombreuses années, et avaient même renouvelé leur contrat d'amodiation en 1808. Coup de Jarnac de la part des propriétaires ? Sans doute simple volonté de ceux-ci de trouver un repreneur offrant le maximum possible. Mais les Rochat veillaient. Et par ainsi, cette vaste montagne n'allait pas leur échapper. Elle joignait un domaine allant jusqu'au bord du lac Brenet, à un territoire de pâturages et de forêts dont la limite extrême n'était éloignée à l'époque que de 500 m de la frontière⁴.

⁴ Par la loi sur le rachat des bochérages par les privés, du début du XIXe siècle, la montagne fut singulièrement raccourcie du côté de la frontière et s'en éloigna en conséquence de la large tranche qui rentrait dans le domaine forestier de la commune du Lieu.